



Paul Gerhardt (1607-1676)

Alain Bideau

► To cite this version:

Alain Bideau. Paul Gerhardt (1607-1676). Annoncer l'Évangile (XVe-XVIIIe siècle). Permanences et mutations de la prédication, Nov 2003, Strasbourg, France. pp.143-160. halshs-00985265

HAL Id: halshs-00985265

<https://shs.hal.science/halshs-00985265>

Submitted on 29 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paul Gerhardt (1607-1676)

Un pasteur-poète entre tradition et innovation

par Alain BIDEAU

Peut-être n'est-il pas inutile, avant d'entrer dans le vif du sujet qui nous préoccupe ici, de présenter brièvement Paul Gerhardt. Cette biographie succincte¹ obéit en effet à une double finalité: elle permet d'une part de compenser un tant soit peu le silence qui continue d'entourer en France cet éminent représentant de l'hymnologie luthérienne², (c'est le premier auteur de cantiques dans les recueils en langue allemande après Luther), et d'autre part d'éclairer son œuvre, que l'on risquerait sinon de mal appréhender.

Paul Gerhardt naît le 12 mars 1607 à Gräfenhainichen, actuellement en Saxe-Anhalt, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Wittenberg. Sa mère est fille et petite-fille de pasteur, plus précisément d'inspecteur ecclésiastique. Ce point n'est pas sans importance, d'autant plus que Kaspar Starke, le grand-père de Gerhardt, avait reçu l'interdiction d'exercer son ministère lors du règne du très calviniste Christian I^{er} de Saxe. Il en avait été de même à l'époque pour le pasteur de Gräfenhainichen, congédié en 1591, soit 16 ans seulement avant la naissance de Gerhardt. Cela dit, dès l'avènement de Johann Georg I^{er}, la Saxe est redevenue très luthérienne; le terme de calviniste était une insulte et le souverain s'était plu à donner à ses chiens des noms de personnalités de religion réformée. L'enfance de Gerhardt s'est ainsi déroulée dans un contexte qui avait toutes les chances de le marquer.

La suite du parcours de Gerhardt sera en conformité avec ses premières années: une scolarité à peu près honorable (sans plus, ainsi qu'en attestent les bulletins annuels qui nous sont parvenus) à l'école princière de Grimma, moins célèbre que celle de Pforta mais tout aussi exigeante, des études de théologie à l'université de Wittenberg, un assez long préceptorat, l'ordination enfin, suivie de près de la prise de fonctions dans la petite bourgade de Mittenwald, à trente kilomètres à peine au sud-est de Berlin. Nous sommes fin 1651, et une remarque s'impose: vingt-trois années s'écoulent entre l'inscription à l'université et le premier poste. De plus, Gerhardt se marie en 1655, assez tardivement également (il a 48 ans). La précipitation ne semble pas vraiment le caractériser, ce qui n'étonne guère quand on songe à l'éloge de la patience que l'on trouve dans maint cantique...

La carrière de Gerhardt est un peu moins linéaire; certes il ne changera que deux fois de paroisse, mais son séjour dans le Berlin de Friedrich Wilhelm, le Grand Électeur, aura des conséquences décisives. De fait, après cinq ans de démêlés (entre 1662 et 1667) qui semblent aujourd'hui un peu dérisoires, et en raison de son refus d'obtempérer aux injonctions du souverain, Gerhardt sera démis de ses fonctions. On lui demandait pourtant simplement, en définitive, de renoncer à critiquer *ex cathedra*, si l'on peut dire, les calvinistes... Les diverses étapes de cette mise à pied n'ont pas lieu d'être relatées en détail³. Un seul point mérite d'être souligné: elles permettent de savoir que Gerhardt est un pasteur très aimé de ses fidèles, qui entreprendront de nombreuses démarches en sa faveur. Par ailleurs, c'est un auteur de cantiques connu et fort apprécié, même en

¹ Différents ouvrages en allemand, plus ou moins accessibles, traitent largement ce sujet. La monographie de Peters, qui a longtemps fait autorité en la matière, n'est plus rééditée. On aura donc recours à E. CRANACH-SICHART, C. BUNNERS, J. ERB (voir bibliographie); pour le lecteur ne maîtrisant pas l'allemand, seule notre étude est disponible.

² Même les ouvrages de qualité se contentent en général de quelques lignes; quant aux encyclopédies et dictionnaires, ils sont le plus souvent assez laconiques, voire muets...

³ Elles sont bien connues et abondamment commentées dans toutes les biographies.

dehors de la communauté luthérienne. Plusieurs recueils de cantiques, dont le fameux *Praxis Pietatis Melica* de Johann Crüger⁴, publient largement les textes de Gerhardt⁵.

Les dernières années se dérouleront à Lübben, petite ville située à 70 kilomètres au sud-est de Berlin, après quelques péripéties parfois cocasses mais d'où la rigidité, allant parfois jusqu'à la mesquinerie, n'est pas absente. L'activité créatrice de Gerhardt y est inexistante; seul le testament qu'il rédige à l'intention de son fils Paul Friedrich, le seul de ses cinq enfants qui lui ait survécu, nous renseigne sur ses convictions, celles d'un luthérien farouchement opposé à tout syncrétisme⁶ et voué corps et âme à son ministère.

Il n'est peut-être pas vain non plus de décrire l'œuvre de Gerhardt dans ses grandes lignes. Une fois de plus, le lecteur devra recourir à l'allemand, ou se contenter de bien peu de chose: il n'en existe aucune édition en France. Hormis certains recueils de cantiques en usage dans les Églises protestantes(et leurs traductions parfois datées, sinon discutables...), et si l'on excepte les livrets accompagnant les cantates de Jean Sébastien Bach, seule l'*Anthologie bilingue de la poésie allemande* de la Pléiade propose quelques strophes de Gerhardt, en l'occurrence *Nun ruhen alle Wälder* et le *Sommergesang* commençant par le vers fameux "Geh aus, mein Herz"; ce dernier texte, sur lequel nous reviendrons, est de surcroît incomplet. À cette production poétique, il convient d'ajouter, outre le testament évoqué plus haut, la correspondance (principalement avec la municipalité de Lübben), les textes rédigés lors de la querelle berlinoise, quelques poèmes de circonstance⁷, enfin quatre prêches prononcés à l'occasion du décès d'un paroissien.

On le voit, Gerhardt ne s'écarte guère des préoccupations du chargé d'âmes... Dans cet ensemble, les cantiques se dégagent nettement à la fois par leur ampleur et par leur destination: il sont clairement conçus à l'intention du croyant et, en un sens, de chaque croyant personnellement. De nombreux recueils précisent d'ailleurs qu'ils sont dédiés certes à l'assemblée mais également, voire en priorité, à la "piété domestique", la *Hausandacht*⁸. L'utilisation très largement majoritaire de la première (et de la deuxième) personne du singulier, qui a souvent été relevée, est à cet égard significative. Ceci nous amène au cœur de notre propos: depuis les débuts du cantique luthérien en 1523 avec *Ein neues Lied wir heben an*⁹ thèmes, lexique et finalité du cantique ont largement évolué. L'œuvre de Gerhardt porte la marque de ces transformations. Il s'agit donc désormais d'examiner où se situent les mutations, voire les innovations, et ce qui relève d'une tradition déjà plus que séculaire dont notre auteur n'ignorait rien.

Les trente-six cantiques de Luther figurent en effet dans tous les *Gesangbücher*, le plus souvent en totalité, et les éditeurs n'hésitent pas à ajouter en bonne place l'une ou l'autre des préfaces

⁴ Le titre complet est *PRAXIS PIETATIS / MELICA, / das ist / Übung der / Gottseligkeit in Christ- / lichen und trostreichen / Gesängen / [...] / Mit vielen schönen außerlesenen neuen Ge- / sängen gezieret: / Auch zu befoderung des KirchenGottes / dienstes mit beygesetzten Melodien / nebest dem Basso Continuo verfertigt / von Johann Crügern / [...] / Gedruckt zu Berlin Anno 1647*. Ce recueil, que l'on considère comme la seconde édition du *Newes Vollkömmliches Gesangbuch Augsburgischer Confession*, nous est connu grâce aux préfaces d'éditions ultérieures. Aucun exemplaire n'en a été conservé semble-t-il. Nous citons d'après F. KEMP (éd), *Pauli Gerhards Geistliche Andachten* (1667). Fac-similé de l'édition originale, Berne-Munich, 1975.

⁵ On en dénombre 82 dans l'édition de 1647 du recueil de Crüger. Et en 1666, Georg Ebeling, cantor de l'église où Gerhardt fut en poste, entreprend l'édition intégrale (ou presque, puisqu'elle comporte 120 des 137 textes de Gerhardt) mentionnée ci-dessus. Il composera à cette fin 120 mélodies originales que les musicologues s'entendent à trouver remarquables et dont certaines prendront place dans les recueils destinés aux fidèles, les *Gesangbücher*. Quant au recueil de Christoph Runge (*D. M. Luthers und anderer vornehmen geistreichen und gelehrten Männern Geistliche Lieder und Psalmen... Zu Berlin/ Gedruckt und verlegt von Christoff Runge. Im 1653. Jahr*), publié à l'instigation de Luise-Henriette, l'épouse pourtant "réformée" du prince-électeur, il n'accueille pas moins de trente-sept cantiques de notre auteur.

⁶ "Und hüte dich ja vor Synkretisten, denn sie suchen das Zeitliche und sind weder Gott noch Menschen treu" (et surtout garde toi des syncrétistes, car ils ne se soucient que du temporel et ne sont fidèles ni à Dieu ni aux hommes). Cité d'après W. ZELLER (éd.): *Der Protestantismus des 17. Jahrhunderts*, Brême 1962, p. 285.

⁷ Il s'agit de textes tantôt en latin, tantôt en allemand, pour un mariage ou l'obtention d'un grade universitaire...

⁸ Ce terme, dont l'usage se généralise à partir du milieu du XVII^e siècle, figure fréquemment dans le titre des recueils.

⁹ Publié, avec sept autres, dont quatre de Luther, dans le fameux *Achtliederbuch* (livre de huit cantiques) qui paraît en 1524 à Nuremberg. Le texte des cantiques du Réformateur se trouvent dans *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe*, Weimar 1883 et suiv., dite Weimarer Ausgabe (WA), vol. 35; nous avons modernisé l'orthographe.

que le Réformateur a rédigées pour les recueils publiés sous son égide¹⁰. Ces cantiques, connus de tout luthérien, sont ancrés dans les mémoires grâce également aux mélodies sur lesquelles ils se chantaient (Luther avait insisté sur l'importance de cette mélodie et exigé une que notes et paroles coïncident¹¹). De ce fait, tout nouveau cantique calqué sur une mélodie ancienne aura de bonnes chances d'être retenu, ce qui est le but poursuivi par son auteur.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici que dans le cantique luthérien chaque syllabe correspond en principe à une note et la phrase musicale à un vers. Il en découle un schéma strophique adapté à la mélodie qu'il est aisé de repérer et de reproduire, d'autant plus que le vers du cantique est isosyllabique, c'est-à-dire qu'il comporte toujours le même nombre de syllabes (ce qui semble évident pour le vers français mais ne l'est pas du tout pour le vers allemand, où la longueur des syllabes revêt une importance capitale et prime souvent, d'ailleurs, sur le nombre de pieds). La mélodie par conséquent conditionne le nombre de syllabes, la présence ou l'absence d'anacrouse, le nombre de vers dans la strophe, ainsi que la nature de la rime, masculine ou féminine selon que la phrase mélodique s'achève sur un temps fort ou faible.

Cela n'empêche pas au demeurant la création de nouvelles mélodies. Dans le cas de notre auteur, la rencontre de Crüger, excellent musicien et cantor de l'église où Gerhardt a exercé à Berlin, est à l'origine de plusieurs mélodies composées pour l'une ou l'autre des nombreuses éditions de la *Praxis Pietatis Melica*. Il n'est d'ailleurs pas rare que ces mélodies aient été indispensables; Gerhardt en effet, s'il reprend souvent des schémas anciens, que l'on rencontre déjà chez Luther, innove aussi à de nombreuses reprises. Sur 59 schémas strophiques différents, utilisés chacun entre une et dix-huit fois, pas moins de douze apparaissent pour la première fois, semble-t-il, sous sa plume. À l'inverse, il reprend pour trente-cinq cantiques des schémas que son illustre prédécesseur avait employés. Et si certaines des strophes créées par Gerhardt ne sont pas particulièrement novatrices, d'autres méritent qu'on s'y arrête. Dans *Wie schön ists doch, Herr Jesu Christ* par exemple, qui vante les mérites du mariage, la longueur des vers est choisie de telle façon que si l'on centre chaque vers sur la ligne, l'image d'une coupe apparaît, renvoyant bien entendu aux noces de Cana¹²... On le voit, l'inventivité, l'originalité ne sont pas un but en soi; jusque dans la typographie, le message du cantique est rappelé: le mariage est un état béni de Dieu, et le bonheur conjugal des fidèles peut être une préfiguration de la félicité dans le royaume céleste. Gerhardt, capable de présenter sous un jour nouveau un enseignement qui ne l'est pas, apparaît ainsi, comme ses contemporains l'ont dit très tôt, "spirituel et religieux", la tournure allemande ("geistlich und geistreich") ajoutant une allitération proche de la paronymie que la traduction ne permet pas de conserver. Et c'est en tenant compte de cette double dimension qu'on mesure le mieux la portée et l'originalité de son œuvre.

Il est une autre liberté dont dispose l'auteur de cantiques, quand bien même la mélodie lui impose maintes contraintes, et Gerhardt en use largement: il s'agit des possibilités offertes par le choix des termes que l'on fait rimer, attirant ainsi l'attention du lecteur et surtout du chanteur (ou de l'auditeur) puisque leur position, privilégiée, en fin de phrase musicale est souvent renforcée de surcroît par la présence du point d'orgue. Il en est ainsi par exemple de l'association de *Sonne* et *Wonne* (soleil et félicité, bonheur). En effet, si le soleil renvoie parfois au registre météorologique, comme dans *Nun ist der Regen hin*¹³, ce terme désigne le plus souvent le Christ¹⁴; la justice va désormais rayonner comme le soleil; la métaphore n'est pas particulièrement originale. Ce qui l'est plus, c'est la façon dont Gerhardt va la filer: le soleil qui brille est "source de joie" ("Freudenquell"¹⁵), mais Jésus est bien plus que l'ancien soleil, celui qui se lève chaque matin, évoqué plus haut; il est

¹⁰ Ces préfaces sont reprises dans WA 35, pp. 474-484.

¹¹ "Es mus beyde text und notten, accent, weise und geperde aus rechter mutter sprach und stymme komen, sonst ists alles eyn nachomen, wie die affen thun" (Les notes et le texte, l'accent, la mélodie et le mouvement doivent venir de notre langue maternelle telle qu'on la parle, sinon tout cela n'est qu'imitation à la manière des singes – allusion à Müntzer), *Wider die himmlischen Propheten, von den Bildern und Sakrament*, 1525, WA 18, p. 123.

¹² Si l'on en croit BUNNERS (voir bibliographie), la seule autre occurrence de cette strophe se trouve chez Klopstock, dans *Der Tod*.

¹³ Numéro 42 de l'édition de E. CRANACH-SICHART, notée CS par la suite pour plus de simplicité.

¹⁴ Cf. Malachie 4, 2.

¹⁵ *O Herrscher in dem Himmelszelt*, strophe 8, vers 1.

“un autre soleil”, “le soleil qui n’a pas été créé” (“die unerschaffne Sonne”¹⁶) puisque de tout temps il fut¹⁷. Ce soleil-là sauve le chrétien de la mort, pas du mauvais temps; d’où la joie profonde du pécheur, car ce soleil brille “dans son cœur” même dans les ténèbres:

*Wo bist du, Sonne, blieben?
Die Nacht hat dich vertrieben,
Die Nacht, des Tages Feind;
Fahr hin! Ein ander Sonne,
Mein Jesus, meine Wonne,
Gar hell in meinem Herzen scheint*¹⁸.

C’est d’ailleurs en général lorsqu’il a ce sens-là que “Sonne” est associé à “Wonne”, lorsque le chrétien est aux prises avec une nuit autrement plus dangereuse, celle de la mort:

*Ich lag in tiefster Todesnacht
Du wordest meine Sonne,
Die Sonne, die mir zugebracht
Licht, Leben, Freud und Wonne.
O Sonne, die das werthe Licht
Des Glaubens in mir zugericht’t,
Wie schön sind deine Strahlen!*¹⁹

Ailleurs, se rappelant Luther²⁰, Gerhardt avait écrit: “Ich lag in schweren Banden / Du kommst und machst mich los” (*Wie soll ich dich empfangen*, strophe 4, vers 1-2) avant de conclure strophe 10, vers 5-10:

*Ach komm, ach komm, o Sonne,
Und hol uns allzumal
Zum ewgen Licht und Wonne
In deinen Freudensaal.*

Cette attente du salut est particulièrement ardente; le verbe “kommen” est utilisé douze fois dans ce seul cantique, ce qui se conçoit puisqu’il a été écrit pour la période de l’Avent. Pourtant, il importe de noter qu’une fois de plus Gerhardt a en tête l’ensemble du message du Christ; à nouveau il évoque la consolation qu’apporte le Christ, le salut des pécheurs (strophe 8) et la toute-puissance du Sauveur (strophe 9). Ce qui est nouveau ici, c’est l’allusion au Jugement Dernier (“er kommt zum Weltgericht”, strophe 10), renforcée par la parenté avec l’épilogue de l’Apocalypse, qui fait du verbe “venir” un usage similaire – et appelle Jésus “étoile du matin”; on n’est pas loin du soleil...

D’autres fois, Gerhardt se sert de la rime pour rapprocher deux termes que tout semble opposer. Il fait ainsi souvent rimer “lieben” et “betrüben” (aimer et affliger). Lorsqu’il décrit le monde hostile dans lequel il vit, le poète oppose ces deux termes comme s’opposent “la consolation” et “la joie qui se réjouit de mon malheur”, le plaisir malin qu’on retire du malheur d’autrui:

*Bei der Welt und ihren Kindern,
Fall ich vollends in den Kot:
Da ist Trost, der mich betrübt,
Freude, die mein Unglück liebt,
Helfer, die mir Herzleid machen,
Gute Freunde, die mein lachen*²¹.

À l’opposition des fins de vers répond d’ailleurs un quadruple oxymoron intérieur (Gerhardt ne lésine pas sur les moyens...) puisque la “consolation” que propose le monde nous afflige (“Trost, der mich betrübt”), puisque sa joie se réjouit de mon malheur, puisque ceux qui m’aident me font de la peine et que mes amis se moquent de moi.

¹⁶ *Nun freut euch hier und überall*, strophe 3, vers 7.

¹⁷ “Au commencement était le Verbe”, Jean 1,1. À moins que *créé* ne s’oppose à *engendré*, ce qui n’est pas fondamentalement différent...

¹⁸ *Nun ruhen alle Wälder*, strophe 2.

¹⁹ *Ich steh an deiner Krippen hier*, strophe 4.

²⁰ *Christ lag in Todesbanden*, WA 35 p. 443.

²¹ *Warum willst du draußen stehen*, CS 2, strophe 4, vers 4-8.

Ailleurs, l'antinomie est plus immédiate quand Gerhardt met en regard l'amour de Dieu pour le monde et la tristesse qu'a ressentie l'éternel à cause de cet amour: "Also hat Gott die Welt geliebt / [...] / Die Welt, die Gott so hoch betrübt"²². Cette fois, l'économie de moyens, le parallélisme, renforcent le procédé. On retrouve un motif identique dans *Merkt auf, merkt, Himmel, Erde*: "Ich habe recht geliebt, / Dafür wird mein Gemüte / Gekränket und betrübt"²³, dit Jéhovah, déçu de cette race dont il a fidèlement pris soin.

Cela dit, les autres occurrences de cette rime esquissent déjà une modification: le Fils de Dieu nous aime, il va donc nous délivrer de ce qui nous afflige: "Sollt uns Gottes Sohn nicht lieben / Der jetzt kömmt, / Von uns nimmt / Was uns will betrüben?"²⁴.

Gerhardt utilise le même procédé dans *Wie der Hirsch im großen Dürsten*, si ce n'est que la rime rapproche ici Dieu et le psalmiste, et non pas le Christ et le chrétien. Ce point est important: pour Gerhardt en effet (qui reprend pleinement à son compte les paroles des psaumes, et ne se contente pas de les citer), il n'y a pas de rupture entre l'Ancien et le Nouveau Testament: "Was bist du so hoch betrübet / Und voll Unruh, meine Seel? / Harr auf Gott, der herzlich liebet / Und wohl siehet, was dich quält"²⁵. De plus cette strophe est répétée à la fin du cantique, ce qui lui confère une importance accrue.

À cet égard, la lecture attentive d'un texte trop souvent laissé à l'écart est des plus instructives. Il s'agit de *Wer selig stirbt, stirbt nicht*²⁶, qui fut écrit lors de la mort, le 22 février 1668, d'un conseiller fort pieux. Adam Preunel (il est nommé, ce qui est assez rare chez Gerhardt) aurait rendu son dernier soupir sur ces mots: "Ego sum in Christo, et Christus est in me". Dans son édition "intégrale" (120 cantiques) de 1666-1667, Ebeling, le successeur de Crüger à Sankt Nicolai, a écarté ces cinq strophes, qu'il ne considérait sans doute pas comme un cantique; aucune mélodie d'ailleurs ne leur a été attribuée, et ce traitement semble méconnaître la vraie nature de ce texte, d'autant plus que le schéma strophique pour lequel Gerhardt a opté est très classique. L'auteur lui-même indique qu'il n'y a pas lieu d'opposer l'amour et la peine, qu'il n'y a pas lieu de pleurer le défunt puisque son sort est enviable: "Drum weinet nicht zu viel, / Ihr, die Herr Preunel hat geliebet; / Denn der, an dem ihr euch betrübet, / Hat sein erwünschtes Ziel"²⁷.

La démarche est similaire dans *O du aller süß'ste Freude*²⁸. L'auteur demande à être aussi "solide dans son amour" que l'Esprit Saint, et renforce le parallélisme entre "lieben" et "betrüben" en incluant "ami et ennemi" dans le même amour:

[Du] bleibst im Lieben unbewegtet,
Tust uns Bösen alles Guts.
Ach, verleih und gib mir auch
Diesen edlen Sinn und Brauch,
Daß ich Freund und Feinde liebe,
Keinen, den du liebst, betrübe²⁹.

Dans *Geduld ist euch vonnöten*³⁰ enfin, c'est Dieu lui-même qui rappelle qu'aimer et affliger peuvent être synonymes: "Ich strafe, die ich liebe, / Und die ich hoch betrübe, / Die halt ich hoch und wert"³¹. Il n'est sans doute pas fortuit qu'une étude sur l'amour divin nous conduise à la "patience": c'est une dimension essentielle de l'œuvre de Gerhardt, et de son existence. Ce qui est frappant ici, c'est la relation qui s'établit entre "Schuld" et "Geduld". Ou plutôt les relations: il nous semble qu'il convient de distinguer différentes connotations.

Il y a d'abord l'aptitude des hommes à supporter leur existence terrestre, ou les efforts allant dans ce sens: "Drum fasse deine Seel ein wenig mit Geduld, / Fahr immer fort, tu recht, leb außer

²² Also hat Gott die Welt geliebt, CS 25, strophe 1, vers 1 et 3.

²³ CS 111, strophe 18, vers 6-8.

²⁴ Fröhlich soll mein Herze springen, CS 5, strophe 14, vers 5-8.

²⁵ Wie der Hirsch im großen Dürsten, CS 88, strophe 4, vers 1-4.

²⁶ CS 133.

²⁷ Wer selig stirbt, stirbt nicht, strophe 5, vers 1-4.

²⁸ CS 30.

²⁹ O du aller süß'ste Freude, strophe 6, vers 5-8.

³⁰ CS 91.

³¹ Geduld ist euch vonnöten, strophe 3, vers 6-7.

Sündenschuld”³². Le chrétien est invité à attendre sans inquiétude la vie meilleure qui lui est promise dans l’au-delà et à s’y préparer en menant une vie de droiture: voilà un précepte que l’on pourrait aussi bien énoncer lors de la prédication dominicale, ce qui ne surprend nullement chez un pasteur... La frontière entre prédication et cantique est aussi ténue que perméable.

Gerhardt évoque ensuite la “patience” de Dieu, non dépourvue de mansuétude: “Du strafst uns Sünder mit Geduld / Und schlägst nicht allzu sehr, / Ja endlich nimmst du unsre Schuld / Und wirfst sie in das Meer”³³. Il s’agit de la même patience dans *Jesu, allerliebster Bruder*³⁴, et à nouveau le lien avec la faute, avec notre faute, est souligné: “So erkenn ich meine Schuld, / Bitt um Gnad und um Geduld”³⁵.

Enfin le terme est employé plusieurs fois à propos de la Passion. Il prend à présent sa pleine acception; en allemand comme en français, l’étymologie renvoie à la souffrance. Et c’est bien de souffrance qu’il est question; l’acceptation, l’absence de révolte ne la diminuent pas, au contraire. On pense bien sûr à “Ein Lämmlein geht und trägt die Schuld / Der Welt und ihrer Kinder; / Es geht und büßet in Geduld / Die Sünden aller Sünder”³⁶.

Cette image est extrêmement fréquente dans les différents textes sur la Passion, pas seulement au XVII^e siècle, et cela se conçoit aisément: elle est directement inspirée de la Bible³⁷. Gerhardt l’emploie dans d’autres cantiques:

*Du setzest dich zum Bürgen,
Ja lässest dich gar würgen
Für mich und meine Schuld;
Mir lässest du dich krönen
Mit Dornen, die dich höhnen,
Und leidest alles mit Geduld*³⁸.

Parfois, c’est l’aptitude à souffrir en silence qui est soulignée:

*Nun, er [Gottes Sohn] tut es herzlich gern,
Ach, des frommen Herzens!
Er nimmt an den Zorn des Herrn
Mit viel tausend Schmerzen
Und ist allzeit voll Geduld,
Läßt kein Wörtlein hören
Wider die, so ohne Schuld
Ihn so hoch beschweren*³⁹.

Ailleurs, l’évocation du sang versé permet à Gerhardt de rappeler que le pain et le vin renferment le corps et le sang du Christ; la Passion n’est pas une souffrance vaine, le lien avec le salut des hommes est clairement établi:

*Hier ist beim Brot vorhanden
Mein Leib, der dargegeben wird
Zum Tod- und Kreuzesbanden
Für dich, der sich von mir verirrt.
Beim Wein ist, was geflossen
Zu Tilgung deiner Schuld,
Mein Blut, das ich vergossen
In Sanftmut und Geduld*⁴⁰.

³² *Du liebe Unschuld du*, CS 76, strophe 14, vers 1-2: “arme ton âme d’un peu de patience, va ton chemin, fais le bien et vis sans péché”

³³ *Ich singe dir mit Herz und Mund*, CS 11, strophe 9.

³⁴ CS 65.

³⁵ *Jesu, aller liebster Bruder*, strophe 4, vers 7-8.

³⁶ *Ein Lämmlein geht und trägt die Schuld der Welt*. CS 12, strophe 1, vers 1-4.

³⁷ Cf. par exemple Apocalypse, 5, 12, ainsi que 7, 14 ou 12, 11.

³⁸ *O Welt sieht hier dein Leben*, CS 13, strophe 7, vers 3-6.

³⁹ *Fürwahr, er trug unsere Krankheit*, CS 15, strophe 10.

⁴⁰ *Herr Jesu, meine Liebe*, CS 34, strophe 4, vers 1-8.

Le cantique est ainsi un authentique lieu de catéchèse et de profession de foi luthérienne: ni transsubstantiation romaine ni mémorial, mais consubstantiation. Ce qui fait la force du cantique, c'est d'insister sur cette vérité considérée comme essentielle en se plaçant dans une perspective de salut, de réconciliation de Dieu avec son peuple. La "bonne nouvelle" n'est jamais loin (rappelons que Luther et ses coreligionnaires ont été "évangéliques" avant d'être "protestants"⁴¹.) Les textes de Gerhardt portent bel et bien la marque d'une stricte orthodoxie luthérienne qui n'a cessé d'habiter leur auteur.

Dans le même temps, on y décèle clairement une expression plus contemporaine. Si Gerhardt n'a jamais fait partie d'aucune "société littéraire", s'il n'a jamais été *poeta laureatus* comme Gryphius et bien d'autres, il n'en use pas moins de toutes les possibilités de la poésie du XVII^e siècle telle qu'elle lui a été enseignée à Wittenberg, notamment par Buchner, disciple d'Opitz. En ce sens, l'étude du lexique mis en œuvre est tout à fait instructive.

En un siècle où le singulier tend à l'emporter sur le pluriel⁴², où le sentiment individuel cohabite plus ouvertement avec l'assemblée en particulier et avec la collectivité en général, le registre du sentiment et de l'émotion est très largement représenté. À titre d'exemple, les termes "Herz" et "Seele" (cœur et âme) ont droit chez Gerhardt et chez ses contemporains à un traitement de faveur. Ces deux termes constituent jusqu'à 1,6% des recueils du XVII^e siècle. Il s'agit là d'un décompte manuel et nécessairement imparfait. Concernant Gerhardt, dont nous avons pu appréhender l'œuvre, de dimension somme toute assez modeste⁴³, à l'aide de logiciels courants, nous disposons de chiffres précis: *Herz* et *Seele* représentent respectivement 0,66 % et 0,2 %, figurant à la deuxième et à la 20^e place des termes significatifs. Ils ne constituent chez Luther que 0,47 % et 0,07 % des cantiques; la différence est tout de même sensible. Mais il y a plus: le cœur s'oppose le plus souvent, chez Luther, au corps, et constitue de façon un peu vague le siège des pensées et de sentiments, tout comme "*Seele*" d'ailleurs, et c'est à peu près le seul contexte dans lequel il apparaisse. Chez Gerhardt en revanche, on découvre un foisonnement de termes composés aux références multiples. On en compte une vingtaine, de "*Herzensgrund*" et "*Herzeleid*" – utilisés respectivement douze et dix fois – à "*Herzensfinternis*", "*Herzensweh*" ou "*Herzensrose*". Pour autant, et quelque originaux qu'ils soient, ces derniers n'en restent pas moins dans la continuité des cantiques luthériens des origines: "*Herzensrose*" justement pourrait bien renvoyer (discrètement) au sceau que Luther utilisa dès 1516. Et si "*Herz*" est en seconde position des termes significatifs chez Gerhardt, avec 395 occurrences (sans compter les composés), il figure tout de même chez Luther en... huitième position. On relève donc ici, à côté d'une évolution indéniable, une affinité non moins réelle⁴⁴.

Il en va de même, à bien y regarder, dans un autre registre *a priori* absent des cantiques du XVI^e siècle. Dans de très nombreux textes du XVII^e siècle, les auteurs se plaisent à décrire amplement la nature. Les poètes de "l'ordre floral de la Pegnitz" réunis autour de Harsdörffer, Klaj et Birken à Nuremberg, s'adonnent à la *Schäferdichtung*, la poésie bucolique. Certains cantiques semblent les suivre. Mais les affinités ne sont qu'apparentes. *Geh aus, mein Herz*, par exemple, dont il a été question plus haut, se présente certes comme une louange des beautés de la Nature. Rien ne manque au tableau idyllique brossé tout au long des six premières strophes, ni le vert feuillage des arbres, ni les fleurs les plus raffinées, ni le rossignol, ni même les "cris de joie des pâtres"... Pourtant la perspective eschatologique n'est pas oubliée; bien au contraire. Si la nature est si belle, c'est parce qu'elle est le reflet du "jardin céleste" et de ses splendeurs. En louant cette beauté, Gerhardt glorifie l'œuvre du Créateur. D'ailleurs la Nature fonctionne aussi comme une métaphore: "permets que je sois la fleur de ton jardin", écrit Gerhardt, "et que verdissent mon corps et mon âme"⁴⁵. Le cantique

⁴¹ Cette épithète leur sera attribuée à la suite de la diète de Spire en 1529, où ils "protestèrent" contre les mesures prises par Charles Quint...

⁴² Gerhardt utilise la première personne du singulier trois fois plus que Luther, et 6% des cantiques rassemblés dans la monumentale anthologie de textes du XVII^e siècle de FISCHER et TUMPEL, qui en compte 3000, commencent par "ich".

⁴³ Nous connaissons 137 cantiques de Gerhardt, dont la longueur varie de quelques vers à vingt-neuf strophes de douze vers. L'ensemble représente un peu moins de 60 000 mots.

⁴⁴ D'autres exemples figurent dans notre article paru dans *Positions Luthériennes* 2001/2

⁴⁵ "Verleih, daß zu deinem Ruhm / Ich deines Gartens schöne Blum / Und Pflanze möge bleiben / [...] / Und lass mich bis zur letzten Reis / An Leib und Seele grünen", CS 40.

rappelle que c'est Dieu qui sauve le pécheur et que le chrétien fait partie du "plan de salut" divin; les préoccupations du pasteur une fois de plus ne sont pas loin. Ce cantique, qui ne saurait décidément être appréhendé que dans son intégralité, se caractérise par une tonalité joyeuse (à rapprocher de la "félicité" évoquée plus haut) et sereine. Il y a bien quelque chose de nouveau dans cette sorte de dialogue avec soi-même, dans cette exhortation à se réjouir. Cette joie n'est certes qu'un reflet, une promesse de la joie de l'au-delà, ainsi que les sept strophes de la fin le soulignent avec insistance. Mais l'opposition – très baroque – entre l'ici-bas et l'au-delà est dépassée; la joie du croyant permet dès maintenant de goûter au bonheur céleste et de l'attendre avec confiance. Quel contraste avec un cantique comme *Mitten wir im Leben sind / Mit dem Tod umfassen*⁴⁶, qui montre l'homme en proie à la souffrance et à la détresse! L'intention est bien la même: amener le fidèle à se tourner vers Dieu et à vivre pieusement. Mais alors que Luther décrit ce qui menace l'homme pour l'inciter à se rapprocher de Dieu, Gerhardt rappelle que la Nature est l'œuvre du Créateur et constitue une promesse du bonheur céleste.

Or louer Dieu et amener l'homme à vivre pieusement reste bien la préoccupation première de Gerhardt; seuls le ton et le lexique ont changé. On a relevé son insistance à parler de joie⁴⁷, à prendre le temps de décrire amplement; ses textes se composent en moyenne de plus de quatre-vingts vers, pour trente-six chez Luther qui, dans l'urgence du pionnier comme le disait Mélanchthon, allait de l'avant⁴⁸. Le lexique également a nettement évolué. On relève ainsi de nombreux termes composés (qu'ils fassent partie du vocabulaire courant du cantique du XVII^e siècle ou qu'il s'agisse de créations originales⁴⁹) et l'apparition de néologismes ou de termes inusités au XVI^e siècle⁵⁰. Par ailleurs, les auteurs ont désormais recours à un registre tantôt bucolique⁵¹ tantôt savant ou à tout le moins très relevé⁵² que Luther avait expressément recommandé de proscrire⁵³.

Il est pourtant aisé de déceler en filigrane, presque à chaque strophe, des références aux origines de la foi luthérienne. Le lexique lui-même, indépendamment des différences que l'on vient de relever, porte la trace de cette fidélité aux premiers cantiques. Rappelons qu'au-delà de toute innovation et de toute modernité, c'est bien "Dieu" qui, chez Luther comme chez Gerhardt, est le terme le plus fréquent⁵⁴. Quant à la tonalité du cantique gerhardtien, un ultime exemple illustrera le mélange subtil d'innovation et de tradition qui le caractérise. *Wie der Hirsch im großen Dürsten*, ainsi que le stipulent systématiquement les *Gesangbücher* de l'époque, est une adaptation du Psaume 42. Gerhardt suivant l'original d'assez près, les variantes n'en sont que plus significatives. Il en est ainsi de l'évocation de Sion. De fait, la traduction de Luther (dont disposait forcément Gerhardt) ne mentionne qu'une "petite montagne"⁵⁵. La nommer (Gerhardt cite Sion) n'a pourtant rien d'arbitraire: en effet, Luther lui-même, en marge, parle de "Sion, moins élevée que les montagnes alentour"⁵⁶. Gerhardt connaît sa Bible sur le bout de la plume, gloses incluses... Mais l'allusion directe à Sion est plus significative encore: *Wie der Hirsch im großen Dürsten* se chantait en général sur une mélodie de Crüger composée pour un texte de Johann Heermann⁵⁷ intitulé... "Zion klagt mit Angst und Schmerzen". Dans son cantique, Heermann s'inspire d'Isaïe (9, 14-16), proche de certains versets du

⁴⁶ Luther, WA 35, n° 24, p. 453.

⁴⁷ "Freude" figure chez Gerhardt en 6^e position quant à la fréquence, et sert de radical, tout comme chez les autres auteurs de cantiques du XVII^e siècle, à de très nombreux composés (vingt-trois différents pour Gerhardt). Or ce terme est pratiquement absent chez Luther, où il arrive en 203^e position.

⁴⁸ Luther-Melanchthon ?

⁴⁹ Weltskribenten, Herzensmacht, Weltgewicht, Himmelslust, Freudenquell...

⁵⁰ Regiment, Ranzion, Reputation, Majestät, Komet...

⁵¹ Les fleurs notamment ne manquent pas: tulipes, œillets, narcisses, violettes, en plus des roses et surtout des lis, très bibliques en revanche.

⁵² Exemples: les références aux ruisseaux, à divers oiseaux, aux "myrtes ombreux", ne font pas défaut.

⁵³ "Velim nouas & aulicas voculas omitti" (je voudrais qu'on évite les mots nouveaux des cours), lettre à Spalatin, WA Br 3, n° 698.

⁵⁴ Nous excluons les termes grammaticaux non significatifs tels que les articles, les prépositions, les auxiliaires...

⁵⁵ *Biblia, das ist die gantze Heilige Schrift Deutsch*, fac-similé, Röderberg, Francfort-sur-le-Main, 1983, tome II.

⁵⁶ Élément repris également par Gerhardt.

⁵⁷ Johann Heermann est né en Silésie en 1585 et mort à Lissa en 1647. Il fut couronné *poeta laureatus* en 1608; on lui doit notamment *Herzliebster Jesu, was hast du verbrochen*, *Gott Lob, die Stund ist kommen*, *Treuer Wächter Israel*. Une dizaine de ses cantiques figurent dans l'*Evangelisches Gesangbuch*, recueil des Églises luthériennes en Allemagne.

Psaume 42. Heermann lui-même reprend quelques images du psaume, tandis que Gerhardt emprunte certaines tournures à Heermann, comme “Zion, o du meine Zier” (Sion, ô toi mon joyau); à ceci près que son prédécesseur n’avait pas tiré réellement parti de l’allitération, ce que Gerhardt fait avec délicatesse grâce au recours à l’enjambement.

Nulle coquetterie ni vanité de poète pourtant chez Gerhardt, qui considère, dans sa vie comme dans son œuvre, que son ministère passe avant tout. Ainsi, lorsqu’il prépare son installation à Lübben et se plaint amèrement de conditions matérielles déplorables⁵⁸, c’est pour insister sur la charge de travail que représente la préparation du prêche dominical et sur le calme requis pour la mener à bien. Et le cantique tel que le pratique Gerhardt apparaît bien comme un prolongement de la prédication. Comme pour Luther déjà, il permet que la Parole divine s’enracine en chaque fidèle et l’accompagne. En ce sens, les richesses de la poésie sont exclusivement un moyen. Gerhardt ne se considère jamais, on l’a vu, comme un poète au sens où nous l’entendons. Car certes la poésie d’Homère ou de Virgile, des “Weltskribenten”⁵⁹ et “poètes”, comme il les nomme avec insistance dans le texte qui commence par ces termes⁶⁰, est plaisante, mais elle n’est d’aucun secours dans le malheur et dans la détresse, où la Bible constitue notre seul recours. La poésie telle que la conçoit Gerhardt n’est pas un but en soi; elle est un outil, ou plus précisément une qualité secondaire, ainsi que le suggère l’intitulé de cette contribution. Gerhardt est pasteur avant tout, et accessoirement poète, même si, et les commentateurs l’ont très tôt relevé, il maîtrise avec une élégance rarement prise en défaut les finesses de cet art. À ce titre, il ne dédaigne pas la nouveauté, où qu’elle se trouve. Mais il n’oublie jamais où se situe à ses yeux l’essentiel: “Ich bin ein Gast auf Erden / Und hab hier keinen Stand, / Der Himmel soll mir werden, / Da ist mein Vaterland”⁶¹. Homme de son temps à bien des égards, homme dans son temps en tout cas, il n’en aspire pas moins aux sources de sa foi, c’est-à-dire au Royaume.

Bibliographie

On trouvera une bibliographie à peu près complète dans notre étude (voir plus bas); nous proposons ici une sélection d’ouvrages récents et/ou disponibles (à l’exception de ceux qui sont signalés par une astérisque).

Philipp Wackernagel: *Bibliographie zur Geschichte des deutschen Kirchenliedes im XVI. Jahrhundert*, Georg Olms Verlagsbuchhandlung 1987 (réédition).

***Martin Luther:** *D. Martin Luthers Werke*. Kritische Gesamtausgabe, 1983 et suiv. (WA). Les cantiques constituent l’objet du tome 35.

Martin Luther: *Deutsche Geistliche Lieder*, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, Hildesheim 1966.

Paul Gerhardt: *Geistliche Lieder* Reclam 1991 (choix de textes).

⁵⁸ Cf. R. DAENICKE: *Paul Gerhardts Berufung nach Lübben und seine dortige Amtszeit in Niederlausitzer Mitteilungen*, Bd. 22, Guben 1934, pp. 244-271.

⁵⁹ La traduction de ce néologisme est assez malaisée, tant il est condensé; on peut proposer “écrivains décrivant le monde”.

⁶⁰ La première strophe ne laisse aucun doute: “Weltskribenten und Poeten / Haben ihren Glanz und Schein, / Mögen auch zu lesen sein / Wenn wir leben außer Nöten. / In dem Unglück, Kreuz und Übel / Ist nichts Bessers als die Bibel.”

⁶¹ CS 128, sur le Psaume 119.

***Paul Gerhardt:** *Dichtungen und Schriften*, Verlag Paul Müller 1957.

Elke Axmacher: *Johann Arndt und Paul Gerhardt*. Studien zur Theologie, Frömmigkeit und geistlichen Dichtung des 17. Jahrhunderts, A. Franke, 2001.

Alain Bideau: *Paul Gerhardt (1607-1676), pasteur et poète*, Peter Lang 2003.

Christian Bunnars: *Paul Gerhardt*, Weg, Werk, Wirkung, Buchverlag Union 1994.

Jörg Erb: *Paul Gerhardt und seine Lieder*, Sankt Johannis 1994

Sven Grosse: *Gott und das Leid in den Liedern Paul Gerhardts*, Vandenhoeck und Ruprecht, 2001.

Jean-Pierre Lefèbvre (éd.): *Anthologie bilingue de la poésie allemande*, Gallimard 1993.

Günter Grass: *Das Treffen in Telgte*, Deutscher Taschenbuch Verlag 1993. En annexe figurent plusieurs cantiques, dont un de Paul Gerhardt (*Nun ruhen alle Wälder*).

Günter Grass: *Une rencontre en Westphalie*, Seuil 1992.

Répertoire International des Sources Musicales (RISM), Bärenreiter 1975.

***Konrad Ameln** (éd.): *Das Babstsche Gesangbuch von 1545*. Faksimiledruck mit einem Geleitwort des Herausgebers, Bärenreiter 1966.

***Johann Crüger:** *Praxis Pietatis Melica, d. i. Übung der Gottseligkeit in christlichen und trostreichen Gesängen [...]*, Christoph Runge, Berlin 1648, réédité à de très nombreuses reprises.

***Albert Fischer, Wilhelm Tümpel:** *Das deutsche Kirchenlied des 17. Jahrhunderts*, Georg Olms Verlagsbuchhandlung 1964, 6 vol.

F. A. Cunz: *Geschichte des deutschen Kirchenliedes vom 16. Jahrhunderts bis auf unsere Zeit*, Sändig Reprint 1969 (réédition).

Richard Faber, Jan Knopf, Hermann Kurzke: *Säkularisierung und Resakralisierung*. Zur Geschichte des Kirchenlieds und seiner Rezeption, Königshausen und Neumann 2001.

Hubert Guicharrousse: *Les musiques de Luther*, Labor et Fides 1995.

Kirchenlied interdisziplinär. Hymnologische Beiträge aus Germanistik, Theologie und Musikwissenschaft, Peter Lang 1999.

Eduard Emil Koch: *Geschichte des Kirchenlieds und Kirchengesangs der christlichen, insbesondere der deutschen evangelischen Kirche*, Georg Olms Verlagsbuchhandlung 1973 (réédition).

Das protestantische Kirchenlied im 16. und im 17. Jahrhunderts. Text-, musik- und theologiegeschichtliche Probleme, Harrassowitz 1986.

Winfried Ulrich: *Semantische Untersuchungen zum Wortschatz des Kirchenliedes im 16. Jahrhunderts*, Matthiesen 1969.

Patrice Veit: *Das Kirchenlied in der Reformation Martin Luthers*, Zabern 1986.

Philipp Wackernagel: *Das deutsche Kirchenlied von der ältesten Zeit bis zu Anfang des 17. Jahrhunderts*, Georg Olms Verlagsbuchhandlung 1990 (réédition).

Philipp Wolfrum: *Die Entstehung und erste Entwicklung des deutschen evangelischen Kirchenliedes in musikalischer Beziehung*, Sändig Reprint 1972.